

# **L'évolution de la conception de l'apprentissage**

## **1.1. L'ÉDUCATION ET L'APPRENTISSAGE À TRAVERS LES ÂGES**

Lorsqu'on observe la façon de procéder aujourd'hui en éducation et même en formation en entreprise, on note que l'enseignement théorique et magistral tient une place importante. On se préoccupe plus de la transmission d'informations que du processus d'acquisition par l'apprenant. Pourtant, l'appropriation des savoirs par l'expérience est fondamentale dans tout apprentissage. Il n'est malheureusement pas rare qu'un professeur enseigne sans que les étudiants apprennent ce qu'il croit qu'ils apprennent. Les étudiants qui écoutent un professeur donner un cours magistral ne peuvent faire plus que mémoriser des informations. Or, selon cette conception, l'enseignement de la part du professeur entraînerait une compréhension de la part des étudiants ! Nous avons pourtant tous fait cette expérience à l'école d'avoir appris par coeur des informations que nous avons trop vite oubliées.

L'accumulation des connaissances consignées dans des livres au fil des ans peut jouer de vilains tours. Les professeurs s'y réfèrent néanmoins spontanément pour préparer leur formation, sans se soucier suffisamment des exigences d'appropriation liées au processus d'apprentissage. Artaud (1981) rapporte des commentaires intéressants de Dewey (1930) à ce sujet :

Les manuels et les leçons nous apportent les découvertes des autres et semblent ainsi nous offrir un raccourci dans la voie du savoir ; mais, en fait, il n'en résulte qu'un vain psittacisme<sup>1</sup> et non la compréhension des idées et des faits. Le sens de la réalité s'en trouve obscurci (p. 26).

Par une brève rétrospective historique, on constatera rapidement que les gens de certaines cultures qui nous ont précédés avaient une conception de l'éducation et de l'apprentissage différente de celle qui a cours lorsqu'on privilégie l'enseignement magistral. On découvrira qu'il y a eu une évolution importante entre les façons de faire actuelles et celles qui existaient dans certains milieux, aux siècles précédents. Nous verrons que l'apprentissage des métiers, notamment, s'est déjà fait en lien plus étroit avec l'expérience professionnelle.

Autrefois, l'enfant apprenait les valeurs et les habiletés nécessaires à sa survie en participant aux travaux et aux cérémonies de sa communauté. Cet apprentissage se faisait au fil des gestes quotidiens. L'éducation était étroitement liée à l'organisation économique, sociale, politique et religieuse durant l'Antiquité, en Égypte, en Perse et en Chine. La méthode privilégiée était alors principalement celle de l'apprentissage vicariant, selon lequel on apprend en observant les gestes d'une autre personne qu'on tente d'imiter par la suite. Cette forme d'éducation qui donnait lieu à des applications quotidiennes dans la vie courante entraînait des apprentissages durables, parce qu'ils étaient liés à des expériences multiples.

Gal (1995), dans son ouvrage *Histoire de l'éducation*, décrit comment l'éducation a évolué en Grèce. À l'époque d'Homère, on se souciait de former l'homme d'action et le sage ; à l'époque d'Alexandre, l'éducation est devenue plus formelle et plus savante, mais toujours rattachée à des expériences. Ainsi, à Athènes, dans les écoles communes, les enfants des riches apprenaient à lire, à compter en lien étroit avec les exigences de la vie courante, à faire de la musique qu'ils jouaient au théâtre lors des fêtes religieuses et ils s'adonnaient à la gymnastique pour être prêts à se battre en cas de guerre.

Par ailleurs, la classe aisée de la Grèce en est venue à mépriser le travail manuel, qui était d'ailleurs confié à des esclaves. Grâce à cette main-d'œuvre bon marché, un petit nombre de privilégiés pouvaient s'adonner à des occupations dites nobles comme la poésie, l'éloquence,

1. Du latin *psittakos*, « perroquet »... Répétition mécanique de mots, de phrases entendues, sans que le sujet les comprenne (*Le Nouveau Petit Robert*, 1993, p. 1814).

la rhétorique, la politique et la philosophie, autant d'occupations réservées aux hommes libres. C'est alors que, peu à peu, l'élargissement de la culture a conduit à ce que l'apprentissage se dissocie des exigences de la vie quotidienne. Cette distance entre les deux a concouru à ce que se développe la casuistique, et donc les querelles de mots, les argumentations artificielles et formelles. Cette jonglerie verbale a produit le sophisme, qui consiste à présenter des arguments qui sont faux malgré une apparence de vérité. L'objet de l'éducation est passé d'une préparation aux exigences de la vie à l'acquisition d'habiletés intellectuelles, jusqu'à des exercices intellectuels futiles.

Au Moyen Âge, à l'extérieur des enceintes universitaires, les serfs travaillaient la terre et les artisans s'affairaient à leur métier. Le travail manuel n'était pas plus prisé qu'en Grèce. La formation, d'abord familiale, était liée à la production de biens nécessaires à la vie de chaque famille. Plus tard, à la faveur du développement des villes, se sont formées des corporations et des guildes dans divers métiers, qui réunissaient les cordonniers, les ferblantiers, les maçons, les charpentiers et autres. Les aînés de ces groupes formaient les candidats qui voulaient réaliser des apprentissages qui soient en lien étroit avec leur travail quotidien. Ces derniers s'inscrivaient d'abord comme apprentis puis comme compagnons pour une période allant de deux à dix ou douze ans. Cette formation se faisait sur le tas au fil des expériences sur les chantiers de construction. Ce système d'apprentissage, commencé durant la période féodale, a duré jusqu'à la Révolution en France et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle en Russie.

L'enseignement universitaire a vu le jour au Moyen Âge. Il est de type « encyclopédique » et fait appel à la mémoire. Les exposés magistraux, les livres, les mots, l'écriture, les textes, la logique déductive ou dialectique et les examens écrits ont tenu plus de place que les expérimentations et les mises en situation. La mémorisation d'informations est devenue le principal mode d'apprentissage.

Quelques savants humanistes de la Renaissance, dont Rabelais et Montaigne, ont cherché à ce que l'éducation dans les écoles et les universités conduise davantage à la compréhension du réel. Rabelais a préconisé une approche qui fasse une place à l'expérience directe et qui soit en lien avec les différentes formes d'activité humaine, y compris le travail manuel. Ce discours a malheureusement eu peu d'influence.

À cette même époque, les collèges jésuites sont venus répondre aux aspirations de la bourgeoisie nouvelle. Par l'enseignement du latin et du grec, ils ont permis l'accession aux charges de la médecine, de la

magistrature et de la chancellerie aux plus riches. Ces collègues proposaient un humanisme étroitement lié à la culture littéraire et philosophique antique issue d'Aristote et de Platon. Tout un système d'activités d'apprentissage, comprenant beaucoup de récitations orales, de compositions, faisant une grande place à la mémorisation, constituait le régime d'apprentissage alors en usage dans ces collèges. Ces apprentissages étaient loin des expériences quotidiennes vécues par les étudiants.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de pédagogues se sont insurgés contre le système du temps et ont proposé des avenues nouvelles. Ainsi, en Angleterre, John Locke (1632-1704) préconisait un enseignement axé sur l'observation directe et sur l'expérience des phénomènes naturels, comme point de départ de toute étude. Il a condamné le verbiage et l'étude des mots sans référence aux réalités. En France, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) affirmait que l'éducation a trois sources : la nature, les hommes et les livres. Cependant, selon lui, l'expérience est préalable à ces trois sources. Il considérait que l'abstraction doit naître du concret, du réel. Il vaut mieux ne pas savoir, disait-il, plutôt que d'utiliser des mots vides, sans lien avec le réel. En Allemagne, Emmanuel Kant, de son côté, a écrit que le meilleur moyen de comprendre, c'est de faire. Ce que l'on apprend le plus solidement, c'est ce qu'on expérimente soi-même. En Suisse, Johann Pestalozzi (1746-1827) affirmait que l'observation et la perception sensorielles sont la base du savoir : l'instruction doit donc commencer par l'expérience immédiate.

À cette même époque est apparu le concept d'expérience, dont nous reparlerons abondamment plus loin. Selon William James, il existe une relation dynamique entre les dimensions sensorielle, mentale et motrice et entre ces dimensions et l'environnement. John Dewey, philosophe et père de la réflexion sur l'apprentissage expérientiel, est né à cette époque, soit l'année 1859, où seront publiés *The Origin of Species (De l'origine des espèces)* de Charles Darwin, *Essay on Liberty (Essai sur la liberté)* de John Stuart Mill et *Critique de l'économie politique* de Karl Marx.